

CONTES D'UNE GRAND-MÈRE INDIENNE

*Réunis et racontés
par Yveline Féray*



*Éditions
Philippe Picquier*

Vraie bénédiction du génie. Tandis que, dans notre Occident, les plus secs et les plus stériles font les fiers devant la nature, le génie indien, le plus riche et le plus fécond de tous, n'a connu ni petit ni grand, a généreusement embrassé l'universelle fraternité, jusqu'à la communauté d'âme!

Jules Michelet,
La Bible de l'Humanité, 1864

AVANT-CONTE

MOTHER INDIA ! L'INDE, NOTRE MÈRE !

Pour la première fois, la grand-mère d'Asie découvre sur sa route d'investigations à propos de l'Inde et de ses « contes-fables-légendes, mythes et épopées » une somme impressionnante d'ouvrages de toutes sortes : fonds privés, publics, littéraires, scientifiques, voire religieux et personnels. Étonnant, sans mesure, non quantifiable. On évalue mal aujourd'hui combien cet Orient indien a compté pour une certaine France, mais aussi pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, les pays scandinaves, grecs, italiens – toutes puissances d'Occident alors en grand devenir... – depuis le début du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. En effet, c'est à l'orée de cette période déjà annonciatrice du romantisme que nous pouvons parler d'une passion (un engouement réel et continu) pour ce continent indien qui leur livrait la clef de leur acte de naissance dans l'histoire. Ce fabuleux monde indo-européen émergeait face à leur océan d'ignorance, d'indifférence, si ce n'est d'affrontement des cultures ou de mépris de l'autre.

L'émergence du sanskrit et du romantisme occidental

J'insiste sur la dimension européenne de ce mouvement et vous laisse le soin d'en apprécier les étapes. En 1775, ce sont les premières études du linguiste français Hyacinthe Anquetil-Dupperon¹ portant sur sa traduction du Zend-Avesta ; en 1783, c'est l'Anglais William Jones qui, à Calcutta, rassemble la première équipe d'indianistes (occidentaux et indiens) pour traduire, l'année suivante, la Bhagavad-Gîtâ ; l'Allemagne n'est pas en reste : le baron d'Eckstein, le maître-orientaliste Frédéric Schlegel, aidé de James Darmesteter, n'hésitent pas à penser qu'en « cet Orient nous devons chercher le suprême romantisme ». Il revient toutefois au Français Edgar Quinet, en 1841, de célébrer à Paris un événement qu'il qualifie d'authentique « Renaissance orientale », ajoutant que pour l'Occident il s'agit d'un fait d'importance considérable équivalent à celui qui vit, au XVI^e siècle, porté par le total renouvellement des études grecques et latines, une première Renaissance, gréco-latine. Autrement dit : le sanskrit va-t-il succéder au grec et au latin ou s'y substituer ?

Nullement : ni à l'un ni à l'autre – parce qu'à cette date, le mystère est levé. Surprise ! Les langues gréco-latines, si elles ne recouvrent pas tout à fait le sanskrit, sont à l'évidence (scientifique) grammaticalement structurées par celui-ci. A partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, le

français, l'anglais, l'allemand et tant d'autres langues d'Europe septentrionale voire méditerranéenne, et jusqu'au perse, sont qualifiés de langues « indo-européennes² ».

Nous voici, au moins par la langue, liés et reliés à l'Inde. Rude coup et juste retour des choses : les impérialismes d'Occident estimaient dominer l'Asie indienne, elle les remet à leur vraie place : seconde et subordonnée. A défaut d'être notre « mère », l'Inde pourrait revendiquer – en toute légitimité historique et linguistique –, le titre de « sœur aînée ».

Vraie, totale révolution culturelle : ces langues « indo-européennes » ne laissent-elles pas supposer, observées sous l'angle d'une histoire universelle, l'existence d'une Inde blanche³ (dite « aryenne ») allant à la rencontre d'une Inde dravidienne⁴ (noire), et ce du nord au sud du pays, en finissant – au terme de multiples guerres et conflits – par coexister et fonder un Etat-continent : l'Inde avec ses institutions, ses langues, ses croyances, ses arts. Et tout spécialement sa littérature (pour l'essentiel en sanskrit, en tamoul pour toute la partie méridionale voire centrale du continent, officiellement en hindi), dont on dit qu'elle est immense, sacrée et religieuse, populaire, variée dans ses genres (contes-fables-légendes, romans, épopées et mythes, etc.). Stupéfaite, éblouie, l'Europe en prend connaissance vers la fin du XVIII^e siècle.

Replacée dans ce contexte indo-européen, une transmission de ses contes-fables-légendes, épopées, oblige à la prudence. Non seulement par respect pour cette littérature de divinités, de saints, d'hommes, de femmes, d'animaux, de terre, de ciel et de mer (la Voie lactée, dit-on, c'est l'Inde), mais aussi pour ce qu'elle représente, donne à entendre, à comprendre : tout le cosmos, toute la nature, tout l'homme, tout l'animal, l'Être en somme !... Bref, cela a un nom : littérature totale. De quoi inspirer voire exalter Benjamin Constant, Charles Baudelaire, Madame de Staël, séduire et fasciner Victor Hugo, Jules Michelet, Alfred de Vigny, sans oublier les écrivains et poètes allemands, italiens, espagnols – somme toute, le romantisme des lettres européennes !

Les trois fonctions de la littérature indienne

Cette grande littérature⁵ indienne entrevue par les missionnaires au XVII^e siècle, découverte par le courant romantique au XIX^e siècle, investie par la colonisation occidentale fut enfin étudiée et approfondie par ce qu'il est convenu d'appeler les « orientalismes » d'Occident – tout particulièrement dans le courant du XX^e siècle.

Et ce fut lorsqu'on s'y attendait le moins, au moment où l'Europe commençait à se désintéresser de l'Inde pour mieux se préoccuper de sa « chose » coloniale – rendue de plus en plus instable avec, en Asie, le réveil des nationalités et

l'annonce des révolutions sociales –, qu'un second choc se produisit, une sorte de « relance »... du sujet indien, de cette « Inde littéraire », et de son autre mystère. Pendant trente ans et plus, de 1938 à 1968 environ, nouvelle et fantastique découverte – aujourd'hui totalement avérée, acceptée de tous les historiens, linguistes et anthropologues : la thèse développée par Georges Dumézil finit par s'imposer aux grands esprits de notre temps (les historiens Georges Duby, Emmanuel Leroy-Ladurie, Jacques Le Goff, d'autres de toute l'Europe septentrionale dont le Suédois Stig Wikander reconnu pour l'ampleur de ses travaux sur cette problématique, sans compter les anthropologues et linguistes).

Que révèle Dumézil ? Que dit-il ? Ceci : tout l'Occident ou presque, la France à l'évidence, a fonctionné, gouverné, imaginé, socialisé selon un certain schéma idéologique, initié dès la fin du III^e millénaire avant J.-C. par les grandes épopées indiennes – le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana*, celui-ci de date plus récente – et plus généralement par toute sa littérature dite sacrée et religieuse.

Non sans humour, G. Dumézil définit ainsi cette « idéologie trifonctionnelle » : « la souveraineté magique et juridique (première fonction) ; la force physique et principalement guerrière (deuxième fonction) ; la richesse tranquille et féconde (troisième fonction) ». Ce système tripartite, continue Dumézil, se fondait sur une

« conception hiérarchisée de la société : dans l'ordre – les prêtres, les guerriers et les producteurs ». Trois strates de la société indienne, partant « trois castes différenciées⁶ : les brahmanes, les ksatriyas, les vaisyas ». Dumézil qualifiait cette idéologie d'« outillage mental », en ce sens qu'elle renvoyait à trois dieux : Brahmâ, Shiva et Vishnu, dont les principaux peuples indo-européens avaient fait leur commun héritage. Il concluait avec amusement : « Cette machine trifonctionnelle se présente d'abord comme une machine à faire les dieux, elle se révèle un formidable instrument de fabrication d'histoires, de légendes, de mythes et de contes... où les dieux et les hommes s'en vont par trois. »

Le choix des contes

Immergée au cœur de cette polyphonie nommée l'Inde, dans cette littérature totale, quel autre choix pour la grand-mère indienne que de se laisser « littérairement » porter ou par des choix d'humeur, ou par d'étonnantes rencontres.

« L'Anneau précieux », qui ouvre ce livre, en fut une déterminante. C'est ce poème-légende attribué au prince-ermite Ilangô Adigal, chef-d'œuvre de la littérature du Tamilnâdu⁷, et considéré comme son épopée nationale, qui me donna l'élan nécessaire. C'est peu dire, plutôt l'audace, de pénétrer, fascinée, dans cette Inde riche, sensuelle et si hautement spirituelle, à travers l'histoire

d'amour de Kôvalan et de Kannaki, tragique illustration des trois vérités éternelles que sont le dharma (ordre, justice, devoir), le pouvoir de la vertu des femmes (satî) et le karma (la loi de la rétribution des actes). Et quelle noble, terrible épouse védique que Kannaki dont le feu de la fureur incendie la ville de Madura tout entière !

S'intercalant entre « L'Anneau précieux », épopée en langue tamoule et l'épopée du *Râmâyana* en sanskrit, trois contes font contrepoids à la tragédie par leur dimension populaire, la drôlerie de *Râjarâja* le fataliste-chanceux pour qui « il n'arrive que ce qui doit arriver » ; le burlesque de la non-communication des « Berger, archer, cavalier et brahmane qui ne s'entendaient pas... » et pour cause ! ; les quatre brahmanes ubuesques de « Samarâdhana ou le Salut du soldat » : avec eux, on balance entre Molière et La Fontaine, on en rit alors qu'on devrait en pleurer, peut-être...

Enfin la plongée émerveillée dans le *Râmâyana*, la grande épopée sanskrite de l'Inde brahmanique, attribuée au poète Vâlmîki, composée de sept chants ou kândas⁸, et la rencontre qui devait me toucher au cœur : celle de l'historien Jules Michelet commentant le *Râmâyana*, « son » *Râmâyana* : « Vraie bénédiction du génie, écrit-il. Tandis que, dans notre Occident, les plus secs et les plus stériles font les fiers devant la nature, le génie indien, le plus riche, et le plus fécond de tous, n'a connu ni petit ni grand, a généreusement embrassé

l'universelle fraternité, jusqu'à la communauté d'âme ! » Et Jules Michelet, dans cette extraordinaire épopée des dieux contre les démons, fourmillant d'histoires dans l'histoire et de contes dans le mythe, devait ainsi orienter mes choix déterminés par le désir de montrer à l'œuvre cette « fraternité universelle » justement, la compassion de l'ascète Vâlmîki pour l'oiseau tué « au moment sacré de l'amour », celle de Râma exprimant à Indra le vœu qu'il ressuscite les singes morts au combat, la solidarité des animaux (singe, vautour, serpent, etc.) luttant aux côtés de l'homme, non pas asservis, mais d'égal à égal, tout en gardant leur vraie nature, et ce, jusqu'à la victoire finale sur les démons, et l'accolade fraternelle de Râma et du singe Hanuman. Accolade combien symbolique qui abolit les castes, les barrières entre hommes et bêtes, et *a fortiori* les castes humaines.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur le dialogue sensitif, ininterrompu de l'homme et de la nature solidaires – ce frémissement douloureux de la forêt, l'effroi de la rivière à l'enlèvement de Sîtâ par le démon Râvana – sur son accord avec les forces cosmiques et son pouvoir d'intervenir sur elles dans la conception védique ; sur cette mythologie indienne jamais simplificatrice mais au contraire si terriblement raffinée et complexe qu'on se félicite que le dharma, expression de l'esprit légiste indien, structure autour de lui, ce monde infini où les dieux, les démons, etc.

se multiplient, où à la faveur de la mâyâ (pouvoir magique) peuvent surgir des mondes – ceux-ci, complètement virtuels. Dans le *Râmâyana* (IV^e siècle-III^e siècle avant notre ère), tout existait déjà. Histoire totale – également...

Dans ma progression chronologique au sein de cette fresque gigantesque, alternent – de ma seule écriture – des épisodes « contés » et d'autres, beaucoup plus courts, « racontés » toujours sur le ton épique, dont le rôle est de relier ces épisodes les uns aux autres afin de les replacer dans le contexte du *Râmâyana* pour sa compréhension.

« Voilà, c'est fait, ce n'était pas facile avec tant de richesses. » Je fais mienne la formule de l'écrivain breton Pierre Jakez Hélias. Désormais, une chose est sûre : en écrivant les *Contes d'une grand-mère indienne*, j'ai ouvert une porte que jamais je ne refermerai.

Les dieux fassent que vous partagiez ce sentiment.

RÉFÉRENCES ET NOTES EXPLICATIVES

1. H. Anquetil-Dupperon (1731-1805) fut au sens moderne du mot, le premier orientaliste français qui traduisit du zend (persan ancien – proche du sanskrit) l'*Avesta* (qui signifie « éloge »). Ce texte datant du III^e millénaire avant notre ère fut attribué en partie à Zoroastre qui aurait écrit sur « 1 200 peaux de vache », environ « vingt livres formés de

100 000 vers chacun ». Zoroastre est plus connu en Occident sous le nom de Zarathoustra – qui inspira Frédéric Nietzsche pour *Ainsi parlait Zarathoustra*. Antérieurement aux œuvres hébraïques, l'*Avesta*, dit-on, fut le premier texte sacré et religieux à prôner le monothéisme. Cette présence – ou cette question de l'Être est avérée dès le *Rigveda* : « Il n'y avait ni l'être, ni le non-être ; il n'y avait ni l'atmosphère, ni le ciel au-dessus. Qu'est-ce qui se meut ? En quel sens ? Sous la garde de qui ?... Lui qui donne la vie, qui donne la force, dont tous les dieux révèrent les commandements, dont l'ombre est l'immortalité, dont l'ombre est la mort, qui est ce dieu, que nous l'honorions par des sacrifices ?... »

2. C'est en 1906 que le grand linguiste Antoine Meillet, inaugurant au Collège de France ses cours de « Linguistique historique et de linguistique générale », va instruire le procès de la connaissance de la langue des Indo-Européens, mais également de « la religion indo-européenne ». Pour les références à cette étude capitale et passionnante, consulter la sélection bibliographique en fin de notre livre.

3. Aryen – *Ārya*, sanskrit, litt. « noble » – ainsi se désignent, entre les III^e et II^e millénaires avant notre ère, ces envahisseurs de l'Inde du Nord sise entre les plateaux de l'Indus et du Gange, venus de Russie, du Caucase, plus à l'ouest de Rome, de la Grèce, de la Perse (actuellement l'Iran, nom construit précisément à partir d'*Ārya*). La force physique et guerrière de ces Aryens fut longtemps avancée pour expliquer, voire justifier, leur domination sur les Dravidiens. Une autre thèse, développée par Michel Mourre, spécialiste des religions orientales, nous convainc davantage : avec l'apparition des *Vedas* (hymnes et prières – savoir sacré en faveur de Brahma), c'est la mainmise des prêtres brahmanes sur ces *Vedas*, d'abord « paroles sacrées » qu'on mémorise, devenues par le truchement du sanskrit « écritures sacrées » qu'on lit ; enfin textes sacrés qu'on psalmodie et récite ou chante. Le brahmanisme, observe-t-on avec justesse, est moins la religion de Brahma que celle des brahmanes. Ce contrôle des textes institue mieux ou « matérialise », c'est évident à partir du X^e siècle avant notre ère, la force d'une « pensée abstraite »

apte à élaborer des « idées », des généralités et autres principes d'ordre universel, tels que... le droit, cette force si spécifiquement indienne au point que l'Inde d'aujourd'hui s'est rendue célèbre par ses juristes et... l'idée de Dieu associée au Ciel, par opposition à l'idée de l'Homme couplée avec la Terre. Ce « principe de la règle », observé par beaucoup d'intellectuels d'Occident, caractérise une tendance forte chez leurs collègues indiens, à « ratiociner », à « pinailler », à avoir raison contre toute raison (notre conte titré *Samarâdhana ou le Salut du soldat* en donne un curieux aperçu).

4. Dravidienne (l'Inde), ou dravidique (Emile Littré emploie encore ce mot dans son dictionnaire) : l'autre Inde, que l'on situe résolument dans une vaste zone méridionale sans limites; dont on dit de ses habitants qu'ils ont la peau « foncée », « noire » ou « brune », par opposition aux Aryens – blancs, blonds, grands, forts; dont on profère beaucoup d'idées fausses en énonçant quelques vérités, mais dont on atteint rarement l'essentiel. L'Inde dravidienne par conséquent est demeurée longtemps pour nous une inconnue. En premier lieu, tout autant que sa consœur du Nord, elle est « envahisseuse », excepté que ses premiers habitants – venus d'Afrique, du monde malayopolynésien, d'Extrême-Asie – ont pénétré l'Inde par le sud, par diverses embarcations ou à marche forcée. Elle dispose, semblablement à sa consœur septentrionale, d'un dispositif linguistique dont les radicaux, s'ils n'ont rien de commun avec le sanskrit, n'en constituent pas moins une grande langue puisée dans les idiomes des autochtones, et ce bien avant l'arrivée du sanskrit. Le tamoul (ou *tamil*) est par excellence une langue dravidienne de portée universelle; toutefois, son mérite particulier est d'être également « populaire ». Autant et plus que ses langues, l'apport décisif de cette Inde dravidienne – produit probablement d'un syncrétisme culturel (et/ou religieux) –, s'établissant sur des millénaires, demeure sa croyance forte, inébranlable, tout à la fois simple et sophistiquée (ô combien!), en la métempsycose, ignorée encore du temps du *Rigveda* (le plus ancien des quatre recueils de textes des *Vedas*), mais qui va s'imposer, se propager à tous

les Indiens, y compris aux conquérants indo-européens. « La transmigration, écrit René Grousset, constitua depuis la trame de toute philosophie indienne. » Qu'on nous permette d'ajouter : de toute la littérature indienne. Vous avez deviné qu'il s'agit du principe de la réincarnation (ou *samsâra* : l'être naît, vit, meurt, pour renaître dans une autre vie, dans un autre corps). Autrement dit, le monde et la pensée du « monde » ne saurait avoir de commencement ni de fin ; ni de base de certitude, ni de vérité à fonder. Et la littérature, si elle autorise des repères, n'y change rien. Une vraie métaphysique. Une pensée hors de l'histoire. L'avènement du bouddhisme, du VI^e au III^e siècle avant notre ère, apportait certes une autre réponse mais contraignait à la longue l'Indien à renier avec ses dieux, l'idée d'un homme maître de son destin, de renaissance en renaissance. C'est ce que tentent d'exprimer nos « Contes indiens », dont le vrai miracle est de nous convaincre que ce qui ne périt pas, c'est l'Esprit, c'est son rapport inaliénable au Cosmos, c'est la « sainteté » de l'homme :

« Je sens de l'être en moi pour une éternité. »

5. « Personne ne conteste qu'il existe une civilisation indienne caractérisée par la prédominance d'un idéal, d'une doctrine, d'une langue, d'une littérature et d'une classe. » Sylvain Lévi, *L'Inde et le Monde*, Paris, 1933.

« Les langues et les littératures de l'Inde sont les instruments d'une des plus grandes civilisations du monde, d'une civilisation ancienne et demeurée vivante après avoir été rayonnante entre toutes... Et par-dessus tout, elles ont eu une immense portée humaine. » Leçon inaugurale le 6 mai 1952 au Collège de France par l'indianiste Jean Filliozat.

6. Les castes en Inde se désignent par l'expression *varna* (couleur). Dérivées des fonctions qui établissaient une hiérarchie plaçant les brahmanes au sommet (couleur : *blanc*), puis les « guerriers » (*rouge*) ; ensuite « les propriétaires terriens ou cultivateurs » (*jaune*) ; enfin la plèbe (*noir* pour le paria ou l'*intouchable* – hors caste) servante des trois autres. Le rapprochement de ces trois « fonctions » avec les « Trois Etats » [clergé, noblesse, tiers-état] de la France au moment de la Révolution de 1789, n'a pas manqué d'être fait.

7. Tamilnâdu : ainsi est appelé l'ancien pays tamoul, lequel – quand il apparaît dans les sources de l'histoire, comprend trois royaumes : Chera, au sud des côtes de Malabar ; Côlar (ou Chôla), nom emprunté à la côte de Coromandel ; Pândi ou Pândiyar, à l'extrême pointe de la péninsule. Ce sont des royaumes indépendants dont l'histoire (sinon la légende) est attestée par les inscriptions du grand roi bouddhiste Asoka (cf. *Chroniques de Ceylan*) au milieu du III^e siècle avant notre ère.

8. A propos du *Râmâyana*, litt. « La geste de Râma », dont les contes composent la seconde partie de notre livre, il convient de préciser les titres des sept kândas [chant ou livre] : 1. *Bâlakânda*, L'enfance de Râma ; 2. *Ayodhyâkânda*, Ayodhyâ la capitale ; 3. *Aranyakânda*, La forêt ; 4. *Kishkindhyâkânda*, Râma auprès de ses amis singes ; 5. *Sundarakânda*, Les merveilles ou l'Île de Ceylan ; 6. *Yuddhakânda*, La guerre avec Râvana ; 7. *Uttarakânda*, Jusqu'à la fin des temps.

I

CONTES DIVERS
DU SUD DE L'INDE

L'ANNEAU PRÉCIEUX

Ceci a été écrit, dit-on, vers la fin du troisième sangam¹ par le jeune prince Ilangô Adigal de la dynastie des Chera de l'Ouest² – qui avait renoncé au trône, pour devenir moine-ermite.

L'histoire de Kôvalan et de Kannaki, son épouse chérie, lui fut contée par Shattan, le marchand de grains de Madura, le grand poète des Tamouls³. Touché au cœur par ce récit exemplaire, le prince-ermite Ilangô Adigal résolut de composer un long poème, entrecoupé de chants, afin d'illustrer les trois vérités éternelles :

C'est sous l'aspect de la Mort que la Loi divine se révèle à nous quand les rois s'écartent du sentier du devoir.

Telle est cette première vérité que rien ne peut porter ses fruits si un vaillant monarque n'établit pas d'abord un règne de justice.

Les hommes doivent honorer l'être glorieux qu'est une femme chaste et fidèle.

Telle est cette seconde vérité que partout où triomphe la vertu des femmes, la pluie dispense ses

bienfaits, la prospérité s'étend, la victoire est aux ordres du monarque juste et généreux.

Ainsi, le pouvoir du destin s'accomplit en secret et rétribue nos actes inéluctablement.

Telle est cette troisième vérité qu'on ne peut éviter son destin, car celui-ci réclamant toujours son dû, on récolte fatalement ce que l'on a semé.

Ces vérités s'exprimant à propos d'un anneau précieux, le poème fut donc appelé *Shilappadikâram*, *l'Anneau précieux*. C'est sous ce nom qu'il devait se transmettre jusqu'à nous, siècle après siècle.

1. PUHÂR

Dans Puhâr⁴, la splendide cité de l'estuaire, dressée tel l'Himalaya ou le mont Podiyil⁵ à la gloire de ses rois et comparable au ciel par sa splendeur et au monde des serpents par ses voluptés, régnait l'allégresse.

En ce jour favorable où la lune dans sa trajectoire approchait Rohini, l'étoile du Bonheur, s'avavançait dans les rues de la ville, sous ses parasols blancs, au balancement de ses éléphants, au rythme des tambours et des conques marines, le cortège nuptial qui n'avait rien à envier à un cortège royal.

Par les plaisirs qu'elle dispensait, les spectacles qu'elle offrait et les hôtes qu'elle comptait, Puhâr était décidément sans pareille !

En cet instant, toute la ville était là, massée le long de la rue des chars aux bannières flottantes, de la grand-rue aux opulentes demeures, de la rue des prêtres, des médecins, des astrologues, attroupée sur le forum au cœur de la cité et aux abords des cinq lieux sacrés, pour assister à l'événement : l'union de ces deux enfants si bien nés et si bien dotés, Kôvalan, beau, tel l'incarnation du dieu Murugan⁶ et Kannaki, belle comme Lakshmî⁷ et vertueuse comme Arundhati, l'étoile Elcor de la constellation des Sept Sages⁸.

Quand dans le pavillon de soie bleue aux piliers éclatants, Kôvalan et Kannaki eurent fait trois fois le tour du foyer de l'autel, le prêtre brahmane leur jeta sur la tête, le temps de croiser leur regard, le voile du consentement, et reçut ensuite leur promesse.

— Puisque par ce regard vous vous êtes choisis, chair contre chair, cœur contre cœur, maintenant chacun est à jamais l'esprit de l'autre, proclama le brahmane.

Ils échangèrent alors les bracelets de coquillages que s'offrent tous les nouveaux mariés, des plus pauvres aux plus fortunés.

Puis s'avancèrent, en une interminable procession, des femmes aux larges seins et aux tresses scintillantes, des filles pareilles à des lianes d'or ; les unes portant des offrandes de pâte de santal,

d'épices, d'encens, de poudre de carmin ; les autres des lampes, de la vaisselle et de tendres boutons de pâlikai, dite encore oreille de lièvre.

Quand toutes eurent défilé, de très jeunes filles enfin, à la taille mince et aux lèvres de corail, sous une pluie de pétales, menèrent en chantant le jeune couple à l'étage de leur vaste maison jusqu'au lit nuptial marqué par les augures et se retirèrent.

Puissent-ils vivre toujours dans la paix de Chôla, le roi régnant, un inaltérable amour !

*

Le vent du sud chargé des effluves des rouges nymphéas et des lis d'eau, se faufilant à travers les fenêtres ouvragées de la chambre, soulevait les rideaux brodés de pierreries pour les caresser.

Tel l'astre du jour et celui de la nuit, les époux, presque enfants, se faisaient face : Kôvalan *portait un collier de boutons de jasmin dont les abeilles avaient forcé les cœurs*, Kannaki, *une riche guirlande de lotus bleus* et lorsque soudain passionnément ils s'étreignirent, les fleurs de leurs colliers en se mélangeant unirent leurs pollens.

Après les plaisirs de l'amour, ils s'installèrent sur la terrasse baignée de lune où Kâma⁹ les attendait, assis là avec ses flèches de fleurs et son arc de canne à sucre. Mais Kôvalan, contemplant Kannaki, ne savait quel dieu invoquer pour exprimer son extase